Niveau(x) d'enseignement: 3 Numéro EDUQ : 8670011
Centre d'intérêt: 640

Roy, Fernand.

Au sujet de quelques traitements de textes et de leur utilisation en classe de langue maternelle / Fernand Roy. -- Sainte-Foy : INRS-Education, 1985.
15 f. ; 28 cm.

Code: D-191.

Vedette(s)-secondaire(s): INRS-Education

Descripteur(s): Application pédagogique de l'ordinateur * Traitement de texte * Critères d'évaluation * Evaluation de logiciels * Micro-ordinateur * Primaire (Ordre d'enseignement)

L'auteur témoigne de la manière dont il est venu à se donner quelques balises pour le choix d'un logiciel de traitement de textes en contexte scolaire. L'utilisation de plusieurs traitements de textes l'a amené à considérer des caractéristiques dont personne n'avait parlé. Après avoir dit un mot des expériences d'utilisation qui ont forgé sa façon de voir, l'auteur aborde son sujet de deux points de vue différents, en traitant du clavier et de l'écran du micro-ordinateur. L'observation des élèves a amené l'auteur au jugement suivant: un logiciel de traitement de textes est toujours largement tributaire du clavier du micro-ordinateur avec lequel il peut être utilisé.

Type de document: r

Éducation

EDUQ 8670011

Au sujet de quelques traitements de textes et de leur utilisation en classe de langue maternelle

Fernand Roy

D-191

INRS-Éducation
2383 Chemin Ste-Foy
Ste-Foy, Québec
G1V 1T1

Octobre 1985

1-Au sujet de quelques traitements de textes et de leur utilisation en classe de langue maternelle (par Fernand Roy)

Louis-Philippe Hébert - éditeur mais aussi précurseur du traitement de texte chez les écrivains québécois - raconte qu'un de ses voisins avait eu, en le voyant travailler avec son traitement de texte, cette belle expression: "tu écris sur ta télévision". Cette formule me servira parce qu'elle est naïve et qu'elle fait image. Je tiens ici à préciser que dans cette première section je ne vise absolument pas à évaluer quelques traitements de texte, mais simplement à témoigner de la manière dont j'en suis venu à me donner quelques balises quant au choix d'un traitement de texte en contexte scolaire. L'utilisation de plusieurs traitements de texte m'a amené considérer des caractéristiques dont personne ne m'avait parlé; j'ai pensé que mes perceptions pourraient alimenter la réflexion de celles et de ceux qui doivent arrêter leur choix sans avoir le temps de faire l'essai de plusieurs logiciels différents. J'aborderai mon sujet de deux points de vue différents, que je formulerai en me référant à l'expression rapportée par Louis-Philippe Hébert:

1) le crayon que constitue le clavier;

2) le papier que constitue la télévision.

Mais avant d'y venir, un mot des diverses expériences d'utilisation qui ont forgé ma façon de voir.

Contexte

Plusieurs "mordus" commencent à en être conscients: on a toujours tendance considérer que le meilleur micro-ordinateur est celui que l'on utilise; et il en va de même en ce qui a trait au logiciel de traitement de texte. Je ne prétendrai pas que ce n'est pas aussi un peu mon cas. Pour permettre au lecteur de ne pas être biaisé par ma subjectivité, je commencerai par rappeler brièvement ma propre expérience. Je préfère travailler sur IBM-PC, même si la démocratie a fait que le micro familial est un Macintosh.

Après avoir un peu utilisé le Bank Street Writer, je me suis vraiment initié au traitement de texte en travaillant sur le Macintosh -au travail. Puis j'ai essayé divers logiciels roulant soit sur Commodore (Traitex), soit sur Apple][(Applewriter), soit sur IBM-PC (Le secrétaire personnel, L'éditexte et Ultratexte). Quand j'ai pensé qu'était venu le moment de voir ce que cela pouvait donner avec des élèves, il m'a été possible de disposer pour quelques semaines d'un Apple IIe, et j'ai utilisé une adaptation québécoise du Applewriter, Le Typographe dans une classe de 5e année.

Ensuite, au cours de l'année scolaire 1984-85, nous - Jocelyne Roberge-Brassard, Raja Hammoud, Claire Turcotte et moi-même- avons travaillé tout un semestre avec deux groupes d'élèves, qui se servaient de

micro-ordinateurs différents. À Saint-Michel de Bellechasse, dans une classe de 5e année, les élèves disposaient de 3 IBM-PCjr (expérience dont il a été question en première partie). À Québec, nous avons placé trois Apple dans un local attenant à une classe de 6e année. Nous avons installé trois appareils car mon expérience antérieure m'avait convaincu de ce qu'il serait vraiment lourd de suivre tous les élèves de façon régulière sans disposer d'au moins trois appareils. Je voulais observer les élèves et j'ai été comblé: par groupes de deux, donc six à la fois, tous travaillaient en notre présence environ une heure par semaine. Nous les guidions dans l'exécution d'activités d'écriture amorcées en rapport avec le déroulement régulier de l'enseignement de la langue maternelle. Dans une classe, nous -deux chercheurs à la fois- allions passer une journée par semaine et nous réalisions l'activité prévue avec tous les élèves, à tour de rôle. Dans l'autre -en 6e année- nous disposions de deux demi journées et, au-delà de d'une initiation minimale de quelque six semaines, nous avons progressivement pris le parti de permettre aux seuls élèves qui le désiraient de venir passer une période avec nous. A quatre exceptions près, tout le groupe voulait venir; certains -des filles, à trois exceptions près- étaient plus intéressées et sont restées sur leur appétit, en fin de course.

Pour l'année scolaire 1984-85, nous avions fait le projet de comparer les réactions des élèves à deux types de logiciel. J'avais appris l'existence du logiciel Jane, avec icones, et il m'était par ailleurs possible de travailler avec Ultratexte (c'était, à ma connaissance en août 1984, le

seul traitement de texte adapté au PCjr, je n'avais donc pas de choix de ce côté-là). En pratique le logiciel Jane n'a pas été retenu, c'est un système aux ambitions disproportionnées par rapport à la puissance de l'appareil auquel il est destiné; il ne m'a pas du tout enchanté. Comme il aurait fallu, en plus, acheter trois autres lecteurs de disquettes pour l'utiliser en classe, j'ai cru qu'il valait mieux attendre l'occasion de pouvoir comparer l'IBM-PC avec le Macintosh. Pour utiliser les Apple IIplus dont nous pouvions disposer, il nous restait un choix: L'écrivain public, qui apparaissait à ce moment-là sur le marché, ou la version en quarante colonnes du Typographe. La première version de L'écrivain public m'a tout juste convaincu d'attendre la seconde, déjà annoncée, d'ailleurs, lors de la sortie de la première. (Ce jugement sévère ne vaut que pour la première version; à ce qu'il en semble, la seconde est plus acceptable. Si les défauts -importants et nombreux- énumérés par Christophe Hopper dans son article critique paru dans Québec français de mai 1985 ont été corrigés, il faudrait reconsidérer la décision prise ici au sujet de la première version. Il reste tout de même curieux qu'une maison d'édition sérieuse mette sur le marché un produit aussi peu au point.) Nous avons ainsi travaillé avec la version du Typographe prévue pour les 48K, en quarante colonnes. Subrepticement, nous venions, sans trop nous en rendre compte, d'orienter autrement la comparaison que nous avions imaginée: il s'agirait, désormais, non plus de comparer deux logiciels, mais bien, plutôt, deux claviers différents, celui du IBM-PC, avec des fonctions, et celui du Apple, sans fonctions.

Voilà pour les circonstances qui m'ont incité à me pencher sur certains aspects plutôt techniques des traitements de texte. C'est petit à petit que j'ai prêté attention à des caractéristiques dont je distinguais mal certaines implications à première vue.

Le clavier

Je dis mon sentiment personnel tout de go au sujet de la table d'écriture: au-delà de, et malgré mes premières armes sur le Macintosh, le clavier que je préfère est celui du IBM-PC. Par ailleurs, l'observation des élèves m'a amené au jugement suivant: <u>un logiciel de traitement de texte est toujours largement tributaire du clavier du micro-ordinateur avec lequel il peut être utilisé</u>.

J'illustrerai cette affirmation à partir d'un exemple. Nos élèves de 6e annee ont utilisé des Apple IIplus, c'est-à-dire un clavier sans flèches pour les déplacements du curseur à la verticale et à l'horizontale et sans touche de recul (pour l'effacement immédiat) identifiée par "delete", ou "backspace". Pour déplacer le curseur à l'intérieur de leur texte, ils devaient d'abord passer par la touche de fonction "escape" pour aller du mode "écriture" au mode "déplacement", puis se servir des touches "i", "j", "k" ou "m" (ou "w", "a", "s" ou "z" pour des déplacements plus importants) et, finalement, revenir au mode écriture pour la moindre petite reprise. Le même logiciel existe en une version pour le Apple IIe ou

IIc. Les claviers de ces deux appareils sont plus élaborés et la présence de quatres flèches de direction permet l'économie du passage au mode déplacement; les utilisateurs découvrent par eux-mêmes comment circuler à l'intérieur de leur texte: les flèches de direction sont visibles sur le clavier (et les mouvements sont accélérés par l'adjonction de la touche "pomme"). Cette seule différence est énorme. En mai 1984, en une heure, avec un Apple IIe, j'arrivais à convaincre trois élèves de 10 ans qu'ils savaient se servir du Typographe. Tout ce qu'ils avaient vraiment à mémoriser, c'étaient trois commandes : "Control o" pour amener un fichier, "Control s" pour le sécuriser et "Control x" pour enclencher le processus d'impression. C'était facile, compte tenu de l'importance que prenaient ces trois opérations à leurs yeux. En 1985, avec nos élèves les plus agés, le processus de persuasion n'a pas réussi aussi facilement: à la deuxième heure, tout était à recommencer. Même une fois qu'ils étaient devenus familiers avec le clavier et habitués au "pitonnage" nécessaire avant toute petite transformation, comme ils n'étaient pas plus que les autres de rapides dactylographes, ils trouvaient que la révision leur prenait beaucoup trop de temps, surtout quand ils avaient plusieurs erreurs par ligne. Avec quatre touches de plus sur le clavier, ils auraient maîtrise les opérations plus rapidement et auraient été deux fois plus rapides lors de la correction de leur travail. Quand on songe que le traitement de texte est, pour la classe de langue, un outil...

Je ne suis pas loin de penser que ce seul facteur a beaucoup

influencé négativement les élèves qui étaient moins bons scripteurs. Bien sûr, il s'agissait d'élèves du second cycle du primaire et non d'adultes qui ayant déjà une connaissance minimale d'un clavier de dactylographe. Heureusement que la micro-informatique évolue rapidement, et que les "vieux" Apple IIplus ne sont plus en vente; mais il y a lieu de prévenir ceux qui commencent. On doit se méfier des logiciels de traitement de texte qui présentent une seule version pour tous les Apple II cela signifie vraisemblablement que ces logiciels ne font pas appel aux touches des claviers plus récents qui sont plus élaborés. C'était le cas de la première version de L'écrivain public.

Comme il ne m'a pas été donné de comparer les réactions d'élèves de même niveau utilisant les claviers du PC et du PCjr, je n'insisterai pas. La spécificité des claviers de "type" IBM-PC est qu'ils allient des touches de fonction à un clavier traditionnel. Cela permet, entre autres, aux concepteurs de traitements de texte de ne pas avoir à faire, via une touche "control", une deuxième utilisation des lettres. Toutefois, le clavier du PCjr est moins intéressant, et pas seulement pour des élèves, que celui, plus élaboré, du PC: l'utilisation de touches de fonction est liée, sur le clavier du PCjr, à la spécialisation des touches réservées aux chiffres sur un dactylographe ordinaire; et cette spécialisation doit être crée, à chaque fois, par le biais d'une touche "fonction". C'est loin d'être l'idéal: on comprend mal ce qui avait motivé IBM.

Si l'on considère maintenant la différence entre le clavier d'Apple II et celui d'IBM-PC, on commence à comprendre pourquoi il était important pour Apple d'innover avec le "Macwrite" et la souris. Je ne saurais dire ce que des élèves pensent à la longue de cette innovation. Il est évident, par ailleurs, que les icones du Macwrite facilitent grandement l'initiation au traitement de texte; cela vaut aussi pour les adultes: il faut savoir compter avec l'imaginaire. Je suis toutefois personnellement revenu de la facilité initiale du Macintosh. À la longue, je trouve la formule du clavier d'IBM-PC plus opératoire.

Même si je ne peux témoigner d'une comparaison (valable scientifiquement) d'utilisation par des élèves des claviers d'Apple II et d'IBM-PC, il me paraît utile de faire part ici de la réaction des élèves au clavier d'IBM-PC. Cela semble anodin pour un adulte qui a plus ou moins pris au cours des années l'habitude de la dactylographie, mais un enfant qui cherche ses lettres a beaucoup à faire pour exécuter une commande via la touche "control": il lui faut, en effet, en plus d'appuyer sur cette touche, savoir la lettre spécialisée en vue de l'opération et la retrouver sur le clavier. Les touches de fonction sont, elles, plus simples à repérer, du fait qu'elles sont numérotées. Donc, il n'est pas de doute possible: les touches de fonction rendent le traitement de texte plus facile pour les élèves (à comparer avec les claviers de Apple II, bien sûr). Nous l'avons vérifié tout au long d'un semestre: il y a moins d'hésitations -grâce à la différenciation des touches- surtout au cours des premières heures d'initiation. En somme,

les touches de fonction sont plus claires que le procédé qui consiste à spécialiser, par exemple, la lettre "x" pour la transformer en commande du processus d'impression.

Ajoutons aussi qu'il est même possible, avec Ultratexte, d'initier les élèves au clavier d'IBM-PC par étapes. Pour se servir de ce logiciel, il n'est pas nécessaire, au départ, de se préoccuper des touches de "fonctions": Ultratexte encadre l'activité d'écriture en faisant automatiquement passer (au départ) et repasser (à la fin) l'utilisateur par un écran/menu principal qui donne accès, via la barre d'espacement, aux opérations comme l'appel d'un fichier, l'impression, la copie, etc.; quant à la sauvegarde sur disquette, elle est appelée par le biais d'une touche particulière ("del"), mais c'est la seule qu'il faut vraiment mémoriser pour une utilisation minimale. Les touches de fonction sont réservées pour les déplacements de "blocs" (parties de textes) et les opérations de recherche et de remplacement. Cela permet une initiation progressive des élèves; ils ne se sentent jamais dépassés, ils ont même plutôt l'impression de maîtriser. C'est là une autre illustration de l'intérêt d'un clavier élaboré (JDans le même ordre d'idée, au cours de l'hiver 85, j'ai eu le privilège de suivre une expérience menée sur dix semaines auprès d'un groupe d'élèves de 4e secondaire, avec un logiciel largement plus performant - L'éditexte. Même si l'expérience a été très positive -les élèves en témoignent dans la première partie du livre- à la fin, certains élèves n'avaient pas encore vraiment assimilé les opérations de base ... ils avaient sans doute eu à trop

apprendre en même temps au sujet du clavier.)

L'écran

La "télévision", maintenant. Deux points seront touchés: la grosseur des caractères à l'écran et l'utilisation qui est faite de l'écran pour aider l'utilisateur à se rappeler comment effectuer certaines opérations qui ne vont pas de soi, un clavier de micro-ordinateur étant toujours encore un peu tributaire des claviers de dactylographe.

Je ne sais trop ce qui a amené les concepteurs du Mégatexte (première version) à suggérer de faire écrire les élèves du second cycle du primaire sur un écran en vingt colonnes - peut-être l'ambition d'intéresser au même logiciel tous les usagers possibles de tout le cours primaire. Cela me paraît, en tout cas, défier les lois de l'optique (en plus de générer souvent une suite de lignes d'écriture souvent à moitié vides). Il m'est arrivé d'entendre des élèves de 5e année souhaiter que leurs textes aient moins de largeur: une page imprimée en soixante colonnes leur semblait disproportionnée, compte tenu de la longueur de leurs premiers écrits. Mais je ne me souviens pas d'avoir entendu des commentaires sur la grosseur des caractères à l'écran. C'est peut-être à tort, mais j'imagine qu'un écran d'écriture peut tout à fait, pour des enfants du second cycle du primaire, ressembler à une page d'un livre ou d'un journal. Pourquoi faudrait-il, alors, que la micro-informatique habitue les jeunes à des caractères d'écriture plus gros que ceux qu'ils lisent par ailleurs? Heureusement, la toute dernière version de Mégatexte offre le choix du

nombre de colonnes et plusieurs autres améliorations très justifiées.

A l'usage, j'ai compris que les élèves étaient inquiets quand ils voyaient pour la première fois le début de leur texte disparaître au haut de l'écran. De façon générale, surtout au cours des deux premiers mois, ils aimaient bien avoir une vue d'ensemble de leurs petits textes à l'écran: les quarante colonnes du Apple IIplus gênaient déjà, en ce sens, les élèves de 6e année. Les élèves de 5e année, de leur côté, voyaient généralement tout leur texte: par défaut, Ultratexte fonctionne en 60 colonnes. Seulement une ou deux élèves, à ma connaissance, ont préféré utiliser parfois plus de colonnes. Il me semble donc qu'on a avantage à retenir un traitement de texte qui permet de fonctionner en 80 colonnes, puisqu'il est possible, généralement, de programmer un recours automatique au nombre de colonnes qui convient. Par contre, les plus jeunes élèves avec lesquels j'ai travaillé trouvaient moins bien de ne pas pouvoir -ce, tant avec Ultratexte qu'avec Le Typographe- écrire leur texte à double interligne à l'écran. Cependant, faute de pouvoir comparer, ils ne pouvaient pas dire s'ils auraient préféré cela au fait de voir tout leur texte d'un seul coup d'oeil.

Quand on a vu l'écran d'écriture du Bank Street Writer et celui de Wordperfect, on sait qu'il peut y avoir beaucoup de différences entre deux écrans d'écriture. Le parti pris à l'origine du premier traitement de texte scolaire a été d'inscrire à l'écran tout ce dont on peut avoir besoin, quel que soit le stade où on en est dans le processus d'écriture. Il en a résulté

un écran passablement chargé, à tel point qu'on a cru utile de délimiter clairement le peu d'espace reservé à l'utilisateur. Ce réduction d'espace ne peut qu'être génante à la longue, même pour des élèves. Dans le cas du traitement de texte Wordperfect, le plus perfectionné et le plus sophistiqué, selon plusieurs, le parti pris a été au contraire de libérer complètement l'écran d'écriture: une moitié de ligne seulement est utilisée en permanence et elle ne concerne même pas le mode d'utilisation; elle est réservée à des renseignements au sujet du texte sur lequel l'utilisateur travaille (numéro du document et décompte de la colonne, de la ligne et de la page où se trouve le curseur). Entre ces deux extrêmes, il y a toute une gamme de nuances possibles. Il ne faut cependant pas croire que le Bank Street Writer soit d'utilisation tout à fait transparente et que le Wordperfect soit impossible à utiliser par un néophyte. Wordperfect n'est pas si difficile: on fournit à l'utilisateur un gabarit (une feuille cartonnée à placer telle une couronne autour du clavier) qui contient toutes les indications équivalentes -toutes proportions gardées- à ce qu'il est possible de lire à l'écran avec le Bank Street Writer. On pourra éventuellement être sensible à l'idée que les indications qui encerclent l'écran d'écriture ne disparaissent pas une fois que l'utilisateur n'en a plus besoin, alors que le gabarit peut être enlevé, lui.

Une autre piste à explorer avant d'arrêter son choix est d'ordre pédagogique. L'expérience personnelle et l'observation des élèves m'ont appris que l'on ne saisit la logique d'un traitement de texte qu'après en

avoir fait le tour à petits pas. Cela ne donne peut-être rien d'encombrer l'écran d'indications (explicatives) dont un débutant ne saisit pas bien la portée au début, et dont il n'aurait pas vraiment besoin ensuite, une fois qu'il a pris le tour... On peut même se demander si ce n'est pas seulement lorsque les commandes ont été assimilées en pièces détachées, ad hoc, qu'une vision d'ensemble peut avoir du sens. Peut-être faudra-t-il, à l'avenir, aller vers des solutions intermédiaires. Deux sont actuellement à étudier, à mon sens: avec L'éditexte et LeTypographe, par exemple, l'utilisateur peut toujours appeler un écran d'aide; on pourrait aussi tendre vers un logiciel qui offrirait la possibilité de programmer par soi-même, selon le degré de maîtrise de l'utilisateur, ce qui apparaît comme aide à l'écran. Avec le Macwrite du Macintosh, Apple a pris le parti d'amener l'utilisateur à se servir, par le biais d'une souris, de certaines parties de l'écran comme de touches sur un clavier. C'est là une façon de faire qui fascine parce qu'elle met à profit le préjugé qui veut qu'une image vaille toujours bien des mots. On reconnaîtra que les icones sont très rassurantes pour un débutant et aussi très motivantes lors de la phase d'initiation. Ce me semble cependant seulement une solution intermédiaire, vers l'écran tactile. Par ailleurs, il me paraît illusoire de penser qu'un va devoir refaire en informatique le cheminement qui conduit aujourd'hui les Chinois à adopter l'écriture occidentale.

Somme toute, je crois qu'un gabarit dont on peut se passer à point donné vaut mieux qu'un écran d'écriture déguisé en arbre de Noël toute

l'année. Cette affirmation choquera sans doute les inconditionnels du Macintosh, surtout s'ils ont vaincu leurs résistances face à la micro-informatique en utilisant les icones rassurants de Macintosh. Mais je ne suis sans doute pas le seul à penser ainsi. C'est la fascination de l'image qui porte à croire qu'il est logique de voir à l'écran ce qu'il faut "taper" sur le clavier pour effectuer certaines opérations. Il est évident qu'un aide-mémoire est utile au point de départ, mais pourquoi à l'écran? pourquoi pas du côté du clavier?

Je voudrais, enfin, faire un lien entre les deux aspects par lesquels j'ai abordé mon sujet. Les élèves que j'ai observés réagissaint, bien évidement, à la façon dont nous procédions pour les initier à la pratique du traitement de texte. Nous avions décidé de ne leur apprendre comment imprimer qu'une fois qu'ils avaient écrit un texte; nous avons même pris le parti de les laisser un peu déplacer le curseur au pas, avant de leur faire voir qu'on peut aussi le faire courir. A l'occasion, certains ont découvert des commandes en notre absence et ils ont fait en sorte que nous les voyions faire ensuite. Je ne saurais dire si cette stratégie nous a inspiré le choix des logiciels que nous utilisons. C'est peut-être l'inverse qui serait vrai. Quoiqu'il en soit, les deux logiciels retenus placent toujours et directement l'utilisateur en position pour insérer du texte et ils ne lui annoncent pas à l'avance comment il devra faire pour réaliser une opération. Ces deux logiciels seraient sans doute carrément non recommandés par un organisme comme le ministère de l'Éducation de

l'Alberta, qui rejette l' Applewriter (d'où origine Le Typographe), sous prétexte qu'il n'aide pas assez l'utilisateur. J'ai présenté ici un point de vue opposé. Je pense pouvoir le résumer en deux phrases. 1) A mon avis, une liste aide-mémoire sur un gabarit remplace avantageusement une série de chiffres et de fonctions inscrites en permanence à l'écran d'écriture. 2) Qui sait? peut-être bien qu'un jour on lira (par mots ou icones, peu importe) sur les claviers des indications comme "déplacer", et "mémoriser"... puisqu'actuellement on y lit déjà "backspace" et "return" (sur Macintosh, en tout cas).